

# Elkarrizketa

Entrevista

Entretien



ankulegi



Laurier Turgeon [auteure : Miren Egaña].

# Contacts et métissages entre Basques et Amérindiens. Entretien avec Laurier Turgeon

Denis Laborde

CNRS

dlaborde@msh-paris.fr

**N**ous rencontrons aujourd’hui le professeur Laurier Turgeon, professeur d’histoire et d’ethnologie à l’Université Laval à Québec. Le professeur Turgeon est en ce moment au Pays Basque pour une série de recherches dans les fonds documentaires basques et une série de conférences. Il vient de donner une conférence au Musée Basque de Bayonne dans le cadre de l’Ethnopôle basque (EKE – Institut ARI). Le thème de sa conférence : « Basques et Amérindiens au Canada au XVI<sup>e</sup> siècle ». Cette conférence s’inscrit dans un parcours que nous proposons de retracer dans cet entretien, un parcours académique qui aura scellé la rencontre de l’histoire et de l’ethnologie à propos de l’Amérique du Nord. Comment cela a-t-il commencé ? Au début de ma carrière, je me suis beaucoup préoccupé de l’histoire coloniale et de l’histoire maritime, plus particulièrement l’histoire des pêches Basques en l’Atlantique Nord à l’époque moderne, soit aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles. Et puis après ça, j’ai beaucoup travaillé sur les échanges interculturels, les transferts culturels, car je me suis rendu compte que les Basques avaient eu beaucoup de contacts et d’échanges avec plusieurs groupes amérindiens en Amérique du Nord. Voulant approfondir et élargir mes horizons sur cette question, j’ai organisé un colloque international avec deux collègues de l’Université Laval (Denys Delâge et Réal Ouellet) et publié sur cette question un ouvrage collectif intitulé : *Transferts culturels et métissages Amérique / Europe, XVI<sup>e</sup> – XXI<sup>e</sup> siècle*, aux Presses de l’Université Laval en 1996. J’ai dirigé deux autres ouvrages collectifs, de nature plus théorique et méthodologique, sur les métissages : *Les entre-lieux de la culture*, paru chez L’Harmattan à Paris en 1998 ; et *Regards croisés sur le métissage*, paru aux Presses de l’Université Laval en 2002. Après, je me suis dirigé vers l’étude des patrimoines et surtout des métissages dans les phénomènes de patrimonialisation. Le

livre intitulé, *Patrimoine métissé, contextes coloniaux et post-coloniaux*, paru aux Éditions de la Maison des sciences de l'homme à Paris en 2003, représente un premier jalon de ma réflexion sur cette question.

J'ai eu la chance d'avoir une chaire de recherche du Canada sur le patrimoine ethnologique en 2003 et donc j'ai continué à travailler là-dessus. J'ai développé aussi un intérêt pour le patrimoine culturel immatériel à la suite de l'adoption par l'UNESCO de la Convention pour la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel en 2003, le patrimoine religieux du Québec dans le contexte du déclin marqué des communautés religieuses au Québec et de l'abandon de leur patrimoine à la société civile, et aux politiques du patrimoine avec l'adoption de la nouvelle loi du Québec sur le patrimoine culturel en 2012.

Et plus récemment, je suis revenu aux échanges entre les Européens, notamment les Basques, et les Amérindiens, au 16<sup>e</sup> siècle, pour traiter de cette période peu et mal connue. Le livre que je viens de publier, *Une histoire de la Nouvelle-France : Français et Amérindiens au XVI<sup>e</sup> siècle* (Paris, Belin, 2019), est consacré à une étude de ces premiers contacts entre Européens et Amérindiens à partir des sources écrites européennes et de vestiges archéologiques amérindiens.

**Cher Laurier Turgeon, dès que nous rencontrons un scientifique canadien qui parle français, on se dit qu'il est Québécois. Mais ce n'est pas du tout votre cas. Vous venez plutôt de la Région des Prairies.**

Oui, je suis né en Alberta, d'une famille provenant d'un petit village qui s'appelle le Lac La Biche, qui est situé dans le Nord-Est de l'Alberta, qui était une région agricole, mais un peu marginale, car aussi une région d'ex-

ploitation forestière, de chasse et de pêche, et de trappage (piégeage). Il s'agit de la dernière région agricole dans le Nord-Est de l'Alberta. Le Lac La Biche a été d'abord un poste de traite des fourrures fondé par des coureurs des bois et des métis francophones. Il a conservé cette vocation jusqu'à aujourd'hui et abrite encore une population amérindienne et métisse assez importante. Ce milieu qui a bercé mon enfance représente une des raisons pour laquelle je me suis intéressé aux transferts culturels et à l'interculturalité. Mais, plus encore, j'ai découvert que j'étais moi-même issu de cultures assez différentes, avec une grand-mère paternelle qui était métisse, un grand père qui était francophone du Québec, mais aussi une grand-mère maternelle de Bordeaux qui avait des origines juives et un grand-père paternel qui était d'origine béarnaise, parti au Canada avec deux amis basques.

**C'est donc de là que vient l'idée de faire des études à l'Université de Pau ?**

C'est à dire que j'étais assez attaché à mes grands-parents maternels, alors je savais que mon grand-père venait de Pau. On avait des cousins avec qui on avait correspondu mais qu'on n'avait jamais rencontré. Tout cela était pour moi assez mystérieux. J'ai eu la chance d'obtenir une bourse pour venir faire une maîtrise en France et j'ai demandé spécifiquement d'aller à Pau pour cette raison, pour redécouvrir un peu mes origines européennes.

**La maîtrise c'est ce qu'on appelle un master.** Aujourd'hui, c'est un master. Et puis après, j'ai travaillé sur les Basques et les échanges entre Bayonne et Louisbourg dans la première moitié du 18<sup>e</sup> siècle. Louisbourg, était une ville fortifiée par les Français sur l'île du

Cap-Breton destinée à protéger les pêches et les pêcheurs français de la zone, puis l'entrée du Saint-Laurent et la voie d'accès à la Nouvelle-France qui comprenait alors un vaste territoire embrassant la vallée du Saint-Laurent, les Grands Lacs et le Mississippi.

**C'était donc le thème de votre maîtrise.**

Oui. Ensuite, j'ai fait ma thèse à l'Université de Bordeaux-Montaigne, puis là, j'ai voulu élargir un peu les perspectives. J'ai travaillé sur les pêches, la pêche à la morue et la chasse à la baleine aux 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècle. Et c'est à la fin de ces études que j'ai commencé à réaliser que les Basques avaient entretenu des rapports assez importants avec les différents groupes amérindiens de l'Est du Canada et même de l'ensemble Nord-Est de l'Amérique du Nord.

**Mais quel est le matériau que vous explorez à ce moment ? J'imagine que cette histoire maritime est encore largement à écrire au moment où vous vous engagez dans cette étude, et que les fonds documentaires sont alors assez peu explorés.**

Oui. J'avais travaillé avec les archives de l'Amirauté de Bayonne, puis avec les archives au Musée Basque, ainsi qu'avec les archives de la Chambre de Commerce de Bayonne. J'ai aussi beaucoup exploité les archives notariales de Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, et Ciboure, puis j'ai fouillé dans les archives municipales de Ciboure, et de Saint-Jean-de-Luz. Et puis après ça, à Bordeaux, j'ai trouvé aussi des documents parce qu'il y avait quand même pas mal de navires basques qui allaient s'approvisionner à Bordeaux, que ce soit les morutiers ou les baleiniers. Et puis même un peu à Rochefort qui conserve les archives de la Marine et à Rouen, parce que Le Havre-Rouen est devenu un port de ra-

vitaillage pour les baleiniers basques qui allaient en Norvège et en Islande, même au Spitzberg, et dans le détroit de Davis, car au 18<sup>e</sup> siècle les Basques ont commencé à pourchasser la baleine à l'ouest du Groenland, dans le détroit de Davis, dans la baie d'Hudson également.

**Comment cette économie maritime se construit-elle à ce moment ?**

Oui, généralement les équipages et les navires venaient du Pays Basque parce qu'il est riche en hommes et en forêts. Il y avait une activité de construction navale importante depuis longtemps, en fait depuis la fin du Moyen-Âge. Les équipages étaient plutôt basques. Le financement venait en partie des ports basques. Il y avait quand même de grands armateurs à Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, Ciboure. Et il y avait aussi des investisseurs de Saint-Sébastien et de Bilbao. Les marchands à Bordeaux, à La Rochelle et à Rouen participaient généralement à l'avitaillement des navires, soit à l'achat de vivres et de vins pour nourrir les membres de l'équipage pendant ces longues compagnes de 5 à 8 mois en mer, ce qui représente environ le tiers de l'investissement. Les navires et les équipages venaient plutôt du Pays Basque, ce qui représente les deux-tiers de l'investissement. À l'époque, on considère que le navire vaut un tiers, l'équipage un tiers et les vivres un tiers de l'investissement.

**Cette thèse est-elle aujourd'hui publiée ?**

Non, pas encore, mais c'est quelque chose que j'aimerais faire très prochainement parce que je l'ai pas mal retravaillée et élargie. Lors de mes recherches de thèse, j'ai travaillé surtout sur la seconde moitié du 17<sup>e</sup> et sur le 18<sup>e</sup> siècle. Par la suite, j'ai exploité les sources de la première moitié du 17<sup>e</sup>



et aussi celles du 16<sup>e</sup>. J'ai mené également des fouilles archéologiques sur certains sites basques au Canada. Puis j'ai pu tirer profit de nombreuses fouilles archéologiques, il y a au moins une dizaine de sites basques qui ont été fouillés au Canada.

**Est-ce que vous pouvez énumérer quelques-uns de ces sites ? Nous connaissons bien ici ce que les Québécois appellent désormais l'Île aux Basques, au confluent du Saguenay et du Saint-Laurent, mais plus au nord...**

Oui, l'Île aux Basques a été fouillée par nous, moi-même et deux archéologues, Réginald Auger, puis Bill Fitzgerald. Et ensuite, il y a eu des fouilles qui ont été menées à Bon Désir, qui est une presqu'île sur la Côte-Nord du Saint-Laurent juste en face de l'Île aux Basques. Il y a des fouilles qui ont été menées aux îles Mingan, à Mécatina, à Middle Bay, à Red Bay et à Château Bay.

**C'est à Red Bay, au large du Labrador et de Terre-Neuve, que les archéologues ont exhumé le fameux San Juan, ce baleiner basque qui a coulé en 1565. Le site est d'ailleurs très bien documenté par les archéologues de Parcs Canada avec la participation du gouvernement basque et les équipes d'archéologie sous-marine du Pays Basque. D'ailleurs, le San Juan est inscrit sur la liste du Patrimoine mondial de l'UNESCO.**

Oui, ça a été une grosse fouille. Ça a été une des plus importantes fouilles archéologiques menées au Canada depuis un siècle. Ils ont fouillé le navire, ils ont pu en faire une maquette, et le San Juan est aujourd'hui en reconstruction à Pasaia.

**Donc, Laurier Turgeon, vous passez votre thèse à l'Université Bordeaux Montaigne, puis vous repartez au Canada pour un pre-**

**mier poste en histoire, qui vous conduit à l'Université Memorial de Terre-Neuve.**

L'Université Memorial est une université importante. C'est la deuxième plus importante université dans l'est du Canada. Il y a à peu près 20.000 étudiants qui étudient à l'Université Memorial et ça m'a donné la chance de mieux connaître Terre-Neuve, je n'y étais jamais allé. J'ai visité. J'ai fait le tour de l'île. J'ai participé pendant deux semaines aux fouilles archéologiques à Red Bay, Pendant mon année passée à Memorial, j'ai également fréquenté les ethnologues, notamment Gerald Pocius et David Taylor, qui m'ont amené à plusieurs reprises sur le terrain pour mener des enquêtes dans des villages de pêcheurs. Ils m'ont initié au *field-work* à l'américaine, à la culture matérielle, à la notion de patrimoine immatériel, au fonctionnement des sociétés de pêcheurs et aux représentations symboliques.

**Quelques années plus tard, on remonte le Saguenay et on vous retrouve professeur à l'Université du Québec à Chicoutimi, cette fameuse UQAC que nous connaissons tous en raison de son extraordinaire Bibliothèque en ligne qui met à la disposition des chercheurs et des étudiants du monde entier les Classiques des Sciences Sociales en téléchargement libre [<http://classiques.uqac.ca/>].**

Alors oui, là j'ai aussi enseigné un an, un an seulement, mais j'avais un poste permanent. Et puis, c'est là que j'ai développé vraiment un intérêt pour l'archéologie. J'avais commencé à Terre-Neuve en faisant des fouilles à Red Bay. J'ai rencontré un archéologue, Jean-François Moreau, qui travaillait beaucoup sur les sites amérindiens du Saguenay-Lac-Saint-Jean et c'est là que j'ai commencé à développer un intérêt pour l'archéologie

et à travailler avec les archéologues. L'année suivante, je me suis retrouvé à Québec, à l'Université Laval. Il y a un poste qui s'est ouvert à l'Université Laval. Et puis là, j'ai poursuivi mes collaborations avec les archéologues parce que j'avais un collègue qui était à l'Université Laval, Marcel Moussette, qui fouillait des sites coloniaux français. Avec lui et puis avec un ethno-historien, Denis Delâge, qui travaillait déjà sur l'histoire des Amérindiens, nous avons créé une équipe pour travailler sur les rapports entre les Basques, les Français et les Amérindiens à l'époque coloniale.

**Puis vient la consécration : un poste de Professeur à l'Université Laval de Québec.**

Oui, j'ai eu la chance d'obtenir un poste permanent très rapidement, soit deux ans après avoir terminé la thèse. J'avais eu une bourse postdoctorale du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada à la suite de la thèse. Et puis après ça, j'ai passé une année à Terre-Neuve et, l'année suivante, j'ai eu un poste permanent à Chicoutimi, et puis l'année d'après j'ai pu avoir un poste permanent à l'Université Laval, qui était de surcroît un poste conjoint en histoire et en ethnologie. Donc, ce poste m'a permis de poursuivre mes travaux en histoire, en ethnologie, en culture matérielle, et sur les rapports entre les Amérindiens, et les Européens.

**Alors, dans ces programmes, on vous retrouve au cœur de trois disciplines, au sein d'un laboratoire interdisciplinaire, le CELAT. Là, vous êtes à la fois historien, archéologue, et, par la force des objets que vous étudiez, ethnologue. Comment se passe à ce moment la répartition des disciplines, est-ce que tout le monde a la triple compétence ?**

C'est-à-dire, peut-être pas tout le monde. Mais disons que j'ai eu de la chance d'appartenir à un centre qui regroupait plusieurs disciplines dont l'histoire, la géographie culturelle, l'ethnologie, l'archéologie, la sociologie et même la linguistique. Alors, c'était un incitatif pour développer des approches, disons, transdisciplinaires et multidisciplinaires. Moi, c'était surtout l'archéologie et l'ethnologie qui m'attiraient, étant donné que j'avais d'abord une formation en histoire, en histoire culturelle. Et puis là, j'ai poursuivi ces collaborations avec des gens qui travaillaient sur l'histoire des Amérindiens et sur l'archéologie de l'époque coloniale.

**C'est à ce moment que votre intérêt se déplace et que vous travaillez désormais sur la question des transferts culturels.**

Tout à fait. J'ai commencé à m'intéresser à ces questions parce qu'il y avait des modèles intéressants qui avaient déjà été développés par des anthropologues américains, notamment de l'école de Chicago, par exemple.

**On peut en citer quelques-uns ?**

Il y a Franz Boas, bien sûr, qui avait enseigné à l'Université de Columbia, et Marius Barbeau, un anthropologue canadien-français qui avait fait son doctorat à Oxford et qui avait, par la suite, collaboré avec Boas. Barbeau s'était beaucoup intéressé aux transferts culturels entre Canadiens-français et Amérindiens, notamment par ses études des traditions orales (contes et chansons). J'avais lu plusieurs auteurs américains, des classiques, mais aussi des contemporains, comme Marshall Sahlins, qui est un auteur pour moi important, et George Stocking, Henry Glassie et Arjun Appadurai. J'ai découvert des archéologues québécois et canadiens impressionnants : Bruce Trigger, Nor-

man Clermont, Claude Chapdelaine et Marcel Moussette, sans oublier les ethnologues Jean-Claude Dupont, Jean Duberger et Jean Simard. Et puis ensuite, des anthropologues français comme Marcel Mauss, Claude Lévi-Strauss, Jean Bazin et Jean-Loup Amselle, qui avait déjà publié son livre sur les logiques métisses. Ce sont des chercheurs qui m'ont beaucoup inspiré. Il faudrait ajouter aussi Michael Werner, l'historien des transferts culturels, et Michel Espagne. Ils ont travaillé sur les rapports France-Allemagne, mais la méthodologie qu'ils ont élaborée est très inspirante. J'ai pu beaucoup échanger avec ces gens-là à plusieurs niveaux. Donc, ce sont des modèles que j'ai essayé d'appliquer dans mes études sur les rapports entre les francophones du Canada et les Amérindiens du Nord-est de l'Amérique du Nord.

### **A ce moment, vous travaillez sur les marins basques qui partaient pour l'Amérique du Nord.**

Oui, pour la Nouvelle-France. Mais il faut dire que Champlain, le fondateur de Québec, désigne la rive nord du Saint-Laurent, fréquenté pas les Basques, comme la Nouvelle-Biscaye, sur sa carte de 1612, ce qui laisse croire qu'il reconnaissait bien la présence basque sur ce territoire. J'avais passé beaucoup de temps à fouiller dans les archives des ports basques, et à Bordeaux, à La Rochelle, à Rochefort et un peu à Rouen, et on avait beaucoup d'informations sur les armements, le financement de l'armement, même les vivres qu'on apportait à bord, le nombre d'hommes d'équipage, l'organisation du travail, la répartition du fruit, du labeur de ces gens-là sur la répartition des profits, etc.

Mais on avait très peu d'informations sur ce qui se passait là-bas, sur les lieux de la

pêche. Et donc, l'archéologie a été vraiment très utile, de ce point de vue-là, parce que ça a permis de localiser les sites, de voir exactement où ils étaient installés, et ce qu'ils faisaient dans les postes de pêche et de chasse. De voir comment ils ont construit ces fameux fours pour faire la fonte des graisses de baleine ou pour pêcher la morue. Nous avons découvert les outils qu'ils utilisaient aussi parce qu'on a trouvé des harpons, des haches, des couteaux, des clous de charpente et des tuiles de toit en terre cuite employés pour construire des abris, mais aussi des restes, d'ossements de baleine aussi, ce qui a permis de connaître exactement les types de baleines qu'ils chassaient.

Et puis ensuite, sur le site de l'Île aux Basques et sur beaucoup d'autres sites basques on a du matériel amérindien également, qui nous indique que les Amérindiens étaient présents sur ces sites, probablement en même temps que les Basques, pour faire la traite et les échanges de fourrures contre des objets européens comme des perles de verre, des chaudrons de cuivre, des objets en fer.

### **Un mot peut-être sur ce site assez particulier ?**

L'Île aux Basques se trouve à un endroit très stratégique parce qu'elle est située dans ce que nous appelons de moyen estuaire du Saint-Laurent, sur un carrefour d'échange très important entre les différents groupes amérindiens. L'Île aux Basques se trouve juste en face de la rivière Saguenay, qui est la rivière qui draine les eaux du Lac Saint-Jean, soit un bassin hydrographique représentant presque la moitié du nord du Québec.

C'était un réseau hydrographique extrêmement important qui permet de drainer des fourrures de vastes régions. Au Sud, il



y a la rivière Trois-Pistoles et la rivière du Loup qui permet de rejoindre la rivière Saint-Jean, les côtes du Maine et puis le golfe du Maine. Et, évidemment, il y avait les échanges le long du Saint-Laurent avec toutes les groupes iroquoisiens du bassin des Grands Lacs, qui se déplaçaient aussi sur le Saint-Laurent et qui venaient jusque-là pour échanger avec les Basques.

**Et c'est ici que l'ethnologue-historien-archéologue que vous êtes se trouve sollicité par les services culturels pour faire revivre ces lieux. Pour le coup, l'ethnologie devient participative et vous vous trouvez impliqué dans ce projet tout à fait sidérant qu'est la construction du Parc de l'aventure basque à Trois-Pistoles. Vous vous retrouvez dans l'animation culturelle.**

Oui, à l'Île aux Basques on a fait des fouilles pendant cinq étés, grosso modo de 1990 jusqu'en 1995. Ce sont des fouilles qui ont beaucoup intéressé les populations locales et même les populations de Québec et de l'ensemble du Canada. Il y a eu des reportages à la télévision et des films documentaires qui ont été faits sur ces fouilles. Et après ça, la population locale voulait garder les objets, les artefacts chez eux et donc ils ont obtenu du financement pour créer un musée qui a été appelé le Parc de l'aventure basque en Amérique et qui a été créé rapidement après les fouilles puisque cela s'est fait dans l'espace d'un ou deux ans. Donc, beaucoup d'objets qui avaient été trouvés à l'Île aux Basques ont pu être exposés dans ce musée juste en face de l'île, sur le quai à côté du Vieux-Port de Trois-Pistoles, au grand bonheur des résidents et des voyageurs qui peuvent mieux connaître les résultats des fouilles archéologiques, mais aussi le centre qui offre une interprétation assez éla-

borée sur les Basques, d'où ils viennent, qui ils étaient, parce que les Québécois et les Canadiens, plus généralement, ne connaissent pas trop les Basques. Ils en ont entendu parler, mais c'est plus un mythe qu'une réalité, en quelque sorte. Ils sont considérés comme les anciens occupants du territoire. Certains disent qu'ils étaient là même avant Jacques Cartier, avant les Français. Les gens de cette région ont tellement épousé cette présence basque qu'ils ont appelé leur région, la municipalité régionale de comté Les Basques.

Et le musée offre un programme d'interprétation assez complet sur les Basques, l'origine des Basques, leur histoire, mais aussi leur présence dans cette région. Les gens qui veulent aller visiter in situ les fours et les sites peuvent aller à l'Île aux Basques qui se trouve dans le fleuve à 5 kilomètres de Trois-Pistoles. On a développé des excursions, deux par jour sur un petit bateau, pour les gens qui veulent approfondir leur connaissance des lieux.

**C'est ainsi que vous découvrez des fours, des chaudrons, des objets à la fois venant du Pays Basque, des objets amérindiens et des objets de traite également. A partir de là, la transformation de ces objets en objets de connaissance va vous permettre de vous spécialiser dans ce champ disciplinaire qui fait aujourd'hui votre réputation internationale : la culture matérielle.**

C'est exact. J'ai quand même continué à m'intéresser au 16<sup>e</sup> siècle parce que le site qu'on a trouvé à l'Île aux Basques est daté du dernier quart du 16<sup>e</sup> siècle, ce qui était très tôt pour nous, puisqu'on avait très peu de sites européens aussi anciens en Amérique du Nord.

Et puis, étant donné qu'on a trouvé des objets de traite, j'ai voulu approfondir les re-

cherches dans les archives. Et là, on a trouvé, notamment à Bordeaux et à La Rochelle, beaucoup de contrats notariés qui nous donnaient des informations sur l'achat de ces objets de traite qui comprenaient souvent du cuivre, notamment sous forme de chaudrons. Des centaines de chaudrons ont été achetés et aussi des perles de verre et de coquillages, mais également des objets de fer, des haches, des couteaux, des lances qui faisaient aussi partie des échanges.

**Mais alors, comment fait-on une recherche à partir de ces collections d'objets ? Il n'existe pas de registres et tout est forcément lacunaire.**

Non, mais on a pu identifier les objets qui étaient achetés dans les actes notariés. Et ensuite, j'ai pu travailler avec des archéologues du Québec, de l'Ontario, de l'État de New York, de tous les États du Nord-Est de l'Amérique du Nord. Et c'est là que j'ai réalisé qu'on trouvait ces objets sur des sites amérindiens, sur les sites qui étaient datés. Il y a même des objets européens qui apparaissent dans les années 1510 - 1520 dans la région des Grands Lacs. Et puis, c'étaient les régions les plus peuplées, beaucoup de ces objets ont été retrouvés sur ces sites amérindiens, iroquoisiens de la vallée du Saint-Laurent et des Grands Lacs, du sud de l'Ontario, et puis la partie nord de l'État de New York telle qu'on la connaît aujourd'hui, un peu dans le Michigan aussi.

**Des objets au musée il n'y a qu'un pas, et des objets aux formes de patrimonialisation aussi. À ce moment-là, à la fois vous entamez une collaboration très intense avec les musées, vous créez vous-même votre propre centre d'interprétation, pour recueillir toutes formes de récit liés à la**

**tradition orale et aussi des savoirs qui font l'objet de transmission orale dont vous répondez, avec la cohorte d'étudiants qui vous suit, l'existence à la fin des années 1990 au Québec. Et cette dynamique débouche sur un partenariat avec l'UNESCO, un partenariat qui est lui-même très intense. Comment ces trois domaines — tradition orale, transmission, patrimonialisation — s'articulent-ils dans votre quotidien de chercheur ?**

Pour vous répondre, je dois un peu revenir en arrière. J'ai d'abord voulu poursuivre cette recherche qui m'a beaucoup intrigué sur l'usage des objets par les Amérindiens. Et bon, ce que j'ai constaté, c'est que ces objets étaient la plupart du temps exposés sur le corps. Ensuite, ils ont été enterrés avec les gens qui les portaient. Ils sont devenus des objets funéraires. Finalement, l'intérêt de la culture matérielle, c'est que ce sont des objets matériels qui ont une longue vie et qui survivent aux personnes, qui nous permettent de faire des histoires longues et d'étudier les échanges entre des groupes très différents et même après que ces groupes-là aient disparu. Ce que j'ai remarqué, c'est que finalement, ces objets qui avaient été traités au 16<sup>e</sup> siècle ont été, par le biais de la science, par le biais de l'archéologie, intégrés aux collections archéologiques et muséologiques. Ils ont été étudiés par les chercheurs et exposés au grand public, et depuis une trentaine d'années, réclamés par les Amérindiens qui se les réapproprient par le biais de la restitution et des politiques du rapatriement de ces objets mises en place par les états et les musées. Fait intéressant, les groupes amérindiens vont souvent les reprendre pour les exposer dans leurs musées ou encore les enterrer sur leur territoire, notamment dans leurs réserves.

### **Un nouveau transfert culturel ?**

Un transfert culturel à un deuxième niveau, dans un deuxième temps, qui va concerner des nouvelles générations de personnes, mais toujours dans le but de les amener à échanger et à négocier des identités, une reconnaissance sociale, des rapports de force aussi. Cet échange se poursuit encore aujourd'hui, en quelque sorte. Ce sont des choses qui m'ont incité à m'intéresser au patrimoine, au phénomène de patrimonialisation, parce que dès lors qu'il y a une valorisation d'un site ou d'une pratique, ça devient du patrimoine.

Aujourd'hui, c'est devenu un enjeu important pour créer la cohésion sociale, et dans les relations interculturelles également. Le patrimoine est devenu aussi un enjeu touristique, il faut bien le dire. Alors je me suis aussi intéressé au patrimoine et aux mécanismes de patrimonialisation. J'ai essayé de comprendre comment fonctionne la patrimonialisation, pour voir comment elle a évolué dans le temps et dans l'espace. Si, par exemple, ces formes de patrimonialisation étaient différentes chez les Amérindiens et chez les Européens, si elles sont particulières dans des contextes interculturels. Qu'est ce qui se passe dans ce contexte d'échange interculturel ? Ça m'a conduit à m'intéresser aux questions de restitution, et aux enjeux politiques du patrimoine aujourd'hui.

**Et cela vous conduit à organiser à Québec un gigantesque événement international. À l'occasion des dix ans de l'entrée en vigueur de la Convention du patrimoine culturel immatériel de l'UNESCO, vous mobilisez tout à la fois le Réseau canadien pour le patrimoine culturel immatériel (RCPCI), l'Association canadienne d'ethnologie et de folklore (ACEF), la Société canadienne pour les**

**musiques traditionnelles (SCMT), la Chaire de recherche du Canada en patrimoine ethnologique, l'Institut du patrimoine culturel de l'Université Laval (IPAC) et le Centre interuniversitaire d'études sur les lettres, les arts et les traditions (CELAT). Un événement impressionnant qui a permis de rassembler à Québec du 19 au 22 mai 2016 plus de 750 scientifiques venus du monde entier.**

Oui ! J'avais réalisé que finalement, je m'étais intéressé pendant longtemps aux objets matériels, mais ce qui m'intéressait réellement, c'était le sens de ces objets, les enjeux sociaux et politiques qu'ils représentaient. Et puis, il y avait aussi tout ce qui n'était pas vraiment un objet matériel mais qui était lié plutôt à la chanson, la musique, les récits oraux. Et donc, je me suis intéressé au patrimoine dit immatériel. Et là, c'est devenu un enjeu au Canada au début des années 2000, parce que le Canada avait refusé de signer la Convention de l'UNESCO de 2003 sur la sauvegarde du patrimoine culturel immatériel. Alors le Québec se demandait pourquoi. J'ai fait des recherches et préparé des dossiers pour le Québec sur ces questions. Et il y avait du côté américain aussi des discussions, parce que les Américains n'avaient pas signé la convention non plus. Il y a donc eu des consultations pour organiser un grand colloque international au Québec qui regroupait les membres de la Société canadienne d'ethnologie et les membres de l'Association américaine de folklore pour discuter justement de cet enjeu et de faire connaître et sensibiliser les gens au patrimoine culturel immatériel, essentiel dans le but de faire signer la Convention par les États-Unis et le Canada.

### **En vain !**

Pour le moment. Parce qu'entre temps, il y a eu George Bush, qui a été élu président

des États-Unis. Au Canada, on a eu un gouvernement plutôt de droite dirigé par Steven Harper, qui a été au pouvoir pendant dix ans, jusqu'en 2015. Ça a été difficile, mais bon, on a toujours l'espoir que le Canada va signer cette convention parce que je pense que ça permet de valoriser pas juste l'architecture mais aussi le patrimoine immatériel. Et ça serait bien pour les communautés culturelles, les minorités culturelles qui souvent n'ont pas un patrimoine bâti très important, ainsi que les communautés autochtones parce qu'eux aussi, leur patrimoine est surtout un patrimoine immatériel.

**Mais quel est donc l'argument évoqué par les Gouvernements canadiens successifs pour refuser de signer la Convention de 2003 ?**

Le Canada a refusé de prendre une position officielle et d'expliquer pourquoi il ne voulait pas signer cette convention. Mais les bruits qui courent dans les couloirs du Parlement et du ministère du Patrimoine canadien à Ottawa, c'est que ça va alimenter les réclamations territoriales des groupes amérindiens. On invoque aussi parfois le risque de revendications des communautés culturelles issues de l'immigration. Il y a aussi le lobby des groupes qui soutiennent le patrimoine matériel, le seul qui a été reconnu et financé depuis des décennies. Il va sans dire que ces groupes qui ont depuis longtemps servis de conseillers au gouvernement en matière de patrimoine, ne veulent pas partager l'assiette fiscale, les budgets du patrimoine avec des gens qui s'intéressent au patrimoine immatériel.

**Cette analyse nous amène assez directement à ce qu'est votre position aujourd'hui, à la fois sur l'échiquier canadien des sciences**

**historiques et sur le plan des relations internationales. Car nous touchons d'une manière très directe à deux dimensions importantes du travail d'historien : les liens entre le pouvoir en place et les communautés amérindiennes d'une part ; la place du Canada sur la scène internationale des puissances conquérantes d'autre part. Le professeur d'université que vous êtes se trouve ainsi très impliqué aussi dans des instances d'expertise, de consultation et finalement de décision pour lesquelles les institutions canadiennes sollicitent l'expertise des savants. De ce point de vue, votre position est devenue incontournable dans le débat international sur une question aussi incontournable, par exemple, que la question de la restitution des restes humains.**

C'est effectivement une question dans laquelle je suis désormais impliqué, surtout depuis que je suis membre du Conseil d'administration du Musée canadien de l'histoire, qui est le Musée national du Canada, à Ottawa. Et justement, ce musée fait face à des demandes de restitution régulièrement de la part des groupes amérindiens depuis maintenant une trentaine d'années, alors nous avons grosso modo quatre réunions par année. Il y a toujours, à chaque réunion à l'ordre du jour, des demandes de restitution que nous traitons. J'apprends beaucoup de choses finalement sur les enjeux de ces restitutions, mais de manière générale, si au début, c'était quelque chose qui faisait paniquer les conservateurs des musées, aujourd'hui il y a une assez grande ouverture en ce qui concerne la restitution de ces objets parce que la plupart du temps, il s'agit d'ossements ou d'objets provenant de contextes de sépultures. Les restitutions permettent de mieux connaître les collections et de renouer des liens de confiance

avec les groupes amérindiens du Canada. Si au départ, les conservateurs de musées craignaient la réduction massive de leurs collections ethnographiques, ils ont réalisé avec le temps que les demandes de restitutions portent finalement sur un nombre restreint d'objets et contribuent à réduire des collections parfois inutilement abondantes.

**Quel est le statut juridique des fouilles qui ont été menées dans ce cadre ?**

Ces fouilles ont été menées au nom de la science, bien sûr, mais il n'en demeure pas moins que dans l'esprit des Amérindiens, pour eux ça a été ni plus ni moins que du pillage de cimetières, du vandalisme et du pillage, une profanation des tombes de leurs ancêtres. Alors eux souhaitent la restitution de ces ossements et des objets sacrés qui y sont associés, soit des objets qui ont été retrouvés dans le contexte des sépultures. Par respect pour les ancêtres et leurs traditions, ils ré-entrent ces objets dans leur territoire. Parfois, les objets sont intégrés à leurs propres collections archéologiques ou ethnologiques. Parce que maintenant, il y a quelques groupes d'Amérindiens qui ont réussi à avoir des musées et donc à pouvoir exposer leurs collections, plutôt qu'ils soient exposés uniquement dans les musées nationaux du Canada ou dans les musées des provinces.

**Si l'on prend un peu de recul, on a l'impression que la question patrimoniale fut vraiment la question d'une génération, celle qui a grandi dans les années 80, qui a porté l'initiative des patrimoines culturels immatériels, qui a questionné le grand renouvellement des musées d'ethnographie et qui a porté la Convention de 2003 de l'UNESCO. D'ailleurs, il faudrait sans doute évoquer ici**

**la place canonique du Musée de la Civilisation de Québec sur la scène mondiale des musées d'ethnographie, bien avant le Musée du Quai Branly. La question que je voudrais vous poser, en conclusion de cet échange, serait celle de l'intérêt des jeunes générations pour cette dynamique muséographique. Pour le dire d'une manière abrupte, est-ce qu'il y a une relève ? Les étudiants des universités québécoises ou canadiennes manifestent-ils un intérêt pour ces grands thèmes de l'histoire matérielle, de l'ethnologie ou de la muséographie ?**

Actuellement, il y a un intérêt assez important pour l'histoire des autochtones, pour leurs relations entretenues avec les Européens et les Euro-canadiens et pour ce patrimoine. Oui, il y a vraiment un intérêt pour l'étude du patrimoine, et notamment le patrimoine immatériel. Ce qui fait dire à certains de mes collègues que c'est un patrimoine qui est à la mode maintenant, par rapport au patrimoine architectural, par exemple, ou même au patrimoine artistique qui ont été les grands patrimoines, pratiquement les seuls patrimoines considérés comme tels pendant des années. Il y a un intérêt maintenant de plus en plus marqué pour ce patrimoine qui a mis un certain temps avant que cet intérêt se développe parce que c'était une sorte de nouvelle catégorie du patrimoine et les gens ne savaient pas trop ce que c'était. Et maintenant, les administrations publiques, les universités, les musées les chercheurs, les étudiants, les citoyens commencent à être plus sensibles à ce type de patrimoine. On le voit là, on voit qu'il y a de plus en plus d'intérêt.

**Et vous, Laurier Turgeon, comment voyez-vous votre rôle dans une société contemporaine ? Quel peut être le rôle d'un eth-**



**nologue-historien dans le monde d'aujourd'hui ?**

Je pense que c'est de former des étudiants sensibilisés à l'intérêt de l'histoire, de l'ethnologie et du patrimoine et à communiquer

cet intérêt aux autres parce que ça développe un sentiment d'appartenance, un sentiment aussi du vivre ensemble, de partage avec d'autres communautés, et du respect des différences.

## Bibliographie choisie

- TURGEON, Laurier (2019) *Une Histoire de la Nouvelle France. Français et Amérindiens au XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Belin, 226 pages.
- (dir.) (2014) « The Politics and Practices of Intangible Cultural Heritage / Les politiques et les pratiques du patrimoine culturel immatériel », *Ethnologues*, vol. 36, nos. 1-2, 523 pages.
- (2003) *Patrimoines métissés. Contextes coloniaux et postcoloniaux*, Paris et Québec, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 234 pages.
- TURGEON, Laurier ; BERGERON, Yves et FOURNIER, Martin (dirs.) (2007-2018) *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française*, <<http://www.ameriquefrancaise.org>> [330 entrées en ligne en français et en anglais ; 330 000 visiteurs uniques en 2017].
- TURGEON, Laurier et DEBARY, Octave (2007) *Objets et mémoires*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 264 pages.

## Articles dans *peer-reviewed* revues

- TURGEON, Laurier (2014) « Food heritage and the construction of territory: Home-grown products in Québec », *Ethnologues*, 36 (1-2): 467-483.
- (2005) « Objets matériels et échanges interculturels : les ceintures de wampum en Amérique », *Communications*, 77 : 16-33.
- (2001) « French beads in France and Northeastern North America during the sixteenth century », *Historical Archaeology*, 35 (4) : 58-81.
- (1998) « French fishers and Amerindians in Northeastern North America during the sixteenth century : History and archaeology », *William and Mary Quarterly*, 55 (4) : 585-610.
- (1997) « The tale of the kettle: Odyssey of an intercultural object », *Ethnohistory*, 44 (1): 1-29.
- (1986) « Pour redécouvrir notre 16<sup>e</sup> siècle : les pêches basques à Terre-Neuve d'après les archives notariales de Bordeaux », *Revue d'histoire d'Amérique française*, 39 (4) : 523-549 [prix Guy-Fré-gault au meilleur article de 1986 dans cette revue-là].
- TURGEON, Laurier et DIVERS, Michelet (2010) « Le patrimoine culturel immatériel pour la refondation de Jacmel. Jakmèl kenbe la, se fos peyi a ! », *Museum International*, 248 : 113-123.
- TURGEON, Laurier et PASTINELLI, Madeleine (2002) « Eat the world : Postcolonial encounters in Quebec city's ethnic restaurants », *Journal of American Folklore*, 115 (456) : 247-268.

## Contributions aux travaux collective

- TURGEON, Laurier (2015) « La morue de Terre-Neuve : consommation, corps et colonialisme français au XVI<sup>e</sup> siècle », in I. BRIAN (dir.), *Mélanges en honneur d'Alain Cabantous. Le lieu et le moment*, Paris, Publications de la Sorbonne, 107-144.
- (2015) « Le patrimoine culturel immatériel et les musées : perspectives et défis », in Y. BERGERON ; D. ARSENAULT et L. PROVENCHER ST-PIERRE (dirs.), *Musées et muséologies : au-delà des frontières*, Québec, Presses de l'Université Laval, 217-231.
- (2011) « La memoria della cultura materiale e la cultura materiale della memoria », in S. BERNARDI ; F. DEI et P. MELONI (dirs.), *La materia del quotidiano. Per un'antropologia degli oggetti ordinari*, Pise, Pacini Editore, 103-124 [traduction italienne mise à jour de l'article de 2007 publié dans

une anthologie qui regroupe les textes marquants de la culture matérielle des 30 dernières années].

- (2011) « Multiculturalism in question : Metissage, creolization and hybridity. Shades of meaning and mixed messages », in R. MORCK (dir.), *Recreating Canada. Essays in Honour of Paul Weiler*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 217-238.
- (2004) « Beads, bodies, and regimes of value : From France to North America, ca. 1500 – ca. 1650 », in T. MURRAY (éd.), *Archaeology of Contact in Settler Societies*, Cambridge, Cambridge University Press, 19-47.
- (1998) « Amérindiens et Basques à l'Île aux Basques (XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle) : reconstitution archéologique d'un site historique », in É. MORNET et F. MORENZONI (éds.), *Milieux naturels et espaces sociaux : études offertes à Robert Delort*, Paris, Publications de la Sorbonne, 255-271.
- (1995) « Morutiers basques du Labourd dans le golfe et l'estuaire du Saint-Laurent au XVI<sup>e</sup> siècle », in M. MOLLAT (dir.), *L'aventure maritime, du golfe de Gascogne à Terre-Neuve*, Paris, Éditions du CTHS, 213-234.
- (1987) « Le temps des pêches lointaines : permanences et transformations (vers 1500 - vers 1850) », in M. MOLLAT (dir.), *Histoire des pêches maritimes en France*, Toulouse, Privat, 133-181.